

la revue de
L'ÉCRAN
IDÉES-INFORMATIONS-CRITIQUES
PARAIT TOUTES LES SEMAINES
4 Frs. 2 Décembre 1943



ODETTE JOYEUX *dans*
LE BARON FANTÔME



JE SUIS AVEC TOI

Stupeur de Bernard Blier qui considère Pierre Fresnay en train de devenir recordman... quel est son numérotage de films depuis l'armistice ? Pas encore autant qu'Aimé Clariond, mais Fresnay ne tient que la vedette, même s'il la partage avec Yvonne Printemps dans *Je suis avec toi*.

PIERRE ET JEAN

C'est dans *Pierre et Jean* adapté (et respecté, paraît-il) de Guy de Maupassant que Renée Saint-Cyr tente l'expérience fameuse : suivre un personnage au cours de sa vie. A vrai dire elle risqua bien l'aventure une fois, mais en trichant, il s'agissait de la *Symphonie Fantastique* où seule au milieu de ses partenaires elle traversait quarante ans... comme une fleur.



NOUVELLES...



Lise Delamare, Tania Balachova et Jean Denix ouvrent un cours d'Art dramatique réservé aux débutants et aux élèves ayant déjà des connaissances théâtrales.

On annonce qu'en janvier prochain, Albert Préjean sera la vedette du programme de Médrano. On sait que Préjean vient de terminer *La Vie de Plaisir* sous la direction d'Albert Valentin et qu'il doit commencer sous peu. Cécile est morte d'après Simon.

Kristina Soderbaum et Heinrich George ont commencé *Kathryn* sous la direction de Veli Herman. Heinrich George a donné récemment à la Comédie Française et avec la troupe du Schiller-Théâtre qu'il dirige une représentation de *Alceste* de Zola. L'implacable destin nous avait déjà promis de lui voir interpréter *La scène de la forêt* elle-même empruntée à la pièce de Calderon.

Hans Stow et Winnie Markus sont partenaires dans *Le jour enchanteré*.

Le nouveau film de Pierre Blanchard, *Un seul amour*, est sorti la semaine dernière à Paris au Madeleine et au Lord Byron. Pierre Blanchard tient le principal rôle masculin de son film avec Micheline Preste pour partenaire. Julien Bertheau, Robert Vattier, Gaby Andreu, Geneviève Morel, Gabrielle Fontan, Henri Coutet, Roger Karl et Louvigny complètent la distribution.



DE PARTOUT...

« J'ai ressenti assez vivement l'impureté de ces spectacles, du moins ceux que j'ai vus. Impur signifie mêlé et mêlé de telle manière que les éléments hétérogènes du mélange soient bien reconnaissables et donnent l'envie de les séparer. »

Que vient faire ici le poète ? Que ne surveille-t-il ses scarabées d'or ? Sa mission est d'être hermétique et moléculaire, spéculatif et non spéculateur. Qu'il prolonge le rêve des illuminés, passa encore ; mais pourquoi adopter face à la pellicule une pose d'attaque de nerfs ?

Et plus loin : « le film est conçu en fonction du grand nombre à séduire ». Voici le grand argument lâché : le public, le public populaire, le petit public, la multitude de l'hypogastre. On vous attend au tournant de votre syntaxe raffinée, précieux distrait importun, intellectuel utopique ! Vous allez dire que le cinéma n'est pas un art : « On m'a demandé une fois si j'estimais que le Cinéma fut un Art ». Nous y voilà, nous en étions sûrs !

« J'ai répondu que je n'attachais à ce mot aucune importance. La Peinture est un art, et il y a beaucoup de mauvaise peinture, dont il nous importe fort peu qu'elle soit ou ne soit pas « de l'Art ».

Que troublant, et pertinent, ce rare article, vieux de cinq années ; le seul, croyons-nous, que l'auteur de *Narcisse* ait jamais consacré au cinématographe. Gageons que bien des gens de métier ne s'y sont point attardés, de crainte d'avoir à le déchiffrer.

Pardi ! Le poète demeure le miche-laurier, l'endormeur d'Endymion, le tirage limité, l'avaleur de clair de lune. Quelle clarté pourtant dans les observations de Valéry ; et aujourd'hui, plus encore qu'en paix factice, elles se trouvent chargées d'impérieuses recommandations.

Sa vision transparente eut dû inciter à des questionnaires nouveaux, puisqu'une preuve supplémentaire était apportée que les faiseurs de girandoles connaissent mieux que tous autres le secret des amalgames de l'esprit. Ici, plus qu'ailleurs, le poète est redouté. Car il faut des millions pour tenter l'évasion qu'il réussit avec une plume de trois sous :

Dans une rue, au cœur d'une ville de rêve Ce sera comme quand on a déjà vécu ; Un instant à la fois très vague et très aigu.

Et l'on entend les protestations s'élever « Nous sommes aussi des poètes ; il n'est que de voir nos films pour découvrir une poésie latente ; celle du rail, du brouillard, de la source ou du musée Dupuytren.

Et de hurler, si l'on avance qu'il s'agit le plus souvent de poésie pour personnes pâles, les mêmes clameurs des vieilles dames de Cocteau : « des amateurs ! des amateurs. Nous qui ne comptons plus nos pieds sur nos doigts ! »

Écoutez Valéry parler de cette « suc-



« Sur le sable plumuleux du Mont Saint-Michel, alors même que le lourd attelage funèbre, impotent, d'une blancheur blafarde... »

FILMS sans CŒUR...

cession d'effets qui ne laissent rien à deviner » ou de ce « langage qui ne fait guère qu'expliquer cette fantasmagorie » ; c'est là un regret de poète auquel les metteurs en scène n'opposent que bien rarement

par
MAURICE BESSY

un espoir chatoyant. Parfois l'intention y est. Quand Blanchard songe à Colette, sa pensée est utile. Mais le résultat l'est moins. On ne fait pas de films « à la Colette », à la Verlaine ; comme on n'en fait pas à la Toulouse-Lautrec ou à la Daumier.

Ces démarquages à prétention de parentés aboutissent presque toujours à des échecs. Si le cinéma était une décalcomanie du talent des autres, ce serait un peu trop facile. Il demeure simplement permis de s'imprégner à tel point d'un maître qu'on le reconstruit par automatisme. Ainsi *La Kermesse Héroïque*, qui n'était pas inspirée de Breughel mais qui aurait pu être de lui. Quand Colette jongle avec les deux douzaines de lettres de l'alphabet pour distiller un bonheur floconneux, Blanchard, lui nouveau venu dans la mission cinématographique dispose d'un objectif définitif qui décapo là où le poète damasquine.

Nous sommes toujours déçus de lire des traductions rimées des poètes étrangers ; le souci du vers barbouille l'esprit de l'auteur. La rigueur de la métrique doit s'effacer devant l'invention et surtout l'inspiration ; et cette confusion de la forme et du fond s'affirme plus insupportable encore à l'écran où les moyens sont telle-

ment vastes qu'ils loup-garoutent souvent le poète.

Est-ce parce que le public, depuis quelques mois, s'incline avec une complaisance servile devant la médiocrité, l'impureté des films actuels ? Toujours est-il que cette dégression va croissant. Nous assistons à un dessèchement inquiétant du chyme cinématographique ; et les morceaux de bravoure sont d'une rareté angoissante. On a beaucoup apprécié la tâche de sang des *Visiteurs du Soir*. Alors que le diable télévisé dans l'eau claire d'un bassin le déroulement d'un tournoi, le chevalier Renaud tombe frappé à mort. Une tâche de sang apparaît sur sa poitrine, grossit à vue d'œil puis se mélange à l'eau qu'elle colore. C'est là un développement solennel et inédit de la suggestion macabre. La boîte à images devient boîte à idées ; enfin.

Plus récemment notre satisfaction a pu s'épanouir à travers les godrons guillochés de ce Camion Blanc dont Joannon nous a conté les aventures dans un style analogue à celui des opéras équestres qui ont marqué le début du cinématographe.

L'épisode des éléphants, rencuclés de la cadène de Jean Valjean est typique de résonnance. Il appartient à Barnum et à Fantomas, et nous grise pourtant par son parfum, son harmonie et sa futeur poétique. Sur le sable plumuleux du Mont Saint-Michel, alors même que le lourd attelage funèbre, impotent, d'une blancheur blafarde, va s'offrir aux caresses d'anéantissement de l'écran, le miracle s'opère. Sous la forme d'un providentiel troupeau d'éléphants à la vigueur paisible d'un talisman.

(Voir suite page 10)



Il est dans le milieu des professionnels du cinéma des superstitions que le public ignore la plupart du temps, encore qu'il en fasse généralement les frais. C'est ainsi que l'on vous dira couramment que la féerie est « anti-cinéma » que le spectateur la réprouve, qu'il la fuit... Voilà qui pourrait faire encore le sujet d'une enquête puisque telle est devenue la coutume entre nos lecteurs et nous. Le spectateur réellement craint-il la féerie? On peut en douter, le domaine du merveilleux n'est-il pas le jardin rêvé du monde cinématographique? Vraisemblablement, un certain goût du fantastique, parfois assez obscur a rendu méfiant. On a mis tant de choses dans ce mot « fantastique » qu'il est parfois devenu un peu poubelle, et c'est dommage, il pouvait promettre tant de nouveauté... Mais la féerie est d'une autre espèce. Elle est plus légère plus fluide. Si le fantastique tend à effrayer, la féerie, elle, au contraire tend à retrouver nos rêves favoris. Elle nous place dans un domaine où certaines barrières n'existent plus. Est-ce que vraiment nous tous qui avons adoré *Peau d'Ane*, frôlé au *Petit Poucet* et au *Petit Chaperon Rouge*, qui sommes sur la pointe des

pièdes entrés au château de *La Belle au Bois Dormant*, est-ce que nous serions devenus si vieux, si amorphes, si grognons que nos premières amours n'aient perdu tout attrait? Certes non, nous ne renions pas *Les Mille et une Nuits*, nous ne renions rien de tout ce qui scintille.

Ce domaine où nul ne pouvait parvenir parce qu'il y fallait la légèreté d'Aniel, ou le théâtre devait user de symboles souvent lourds, le cinéma s'y trouve à l'aise. Il est seul magicien à en posséder la clef.

Il l'a prouvé. Que fit Méliès pour transformer les petits documentaires de Louis Lumière en un vrai spectacle? Des féeries, des féeries qui s'appelaient *Le Voyage dans la Lune* ou *Les Hallucinations du Baron de Munchhausen* (déjà!) Lorsque le dessin animé s'installa, que lui faut-il pour qu'il devienne vedette, pour qu'il fasse se passionner un public unanime? Des féeries... Bien des tentatives ont suivi, elles ne furent pas toujours heureuses car pour tisser la féerie il faut... des doigts de fée. Et de grosses pattes ont parfois voulu tourner les manivelles des caméras. Pourtant le cinéma, expression univer-

4

AU PAYS DE FÉERIE

sellement de sujet en sujet, se passionnant parfois pour des réassises et se mettant d'autres fois à tresser des chaînes de sujets reviens périodiquement à l'histoire merveilleuse. Une fois de plus il s'y attarde. Il a grandi, le cinéma. Il a des connaissances nouvelles, le truquage devenu invisible, l'image ayant acquis des beautés nouvelles et cette qualité dernière qui a de tous temps paru comme le raffinement extrême : la couleur. C'est avec tout cela qu'il s'en vient aborder le baron de Munchhausen que nous connaissons en France sous son nom de Baron de Crac. Le vrai baron de Crac qui n'a jamais vécu, était le reflet du véritable Baron de Munchhausen, mais qui importe la précision historique, pour nous le personnage est le même. Il est celui qui accrocha son cheval au sommet d'un clocher, il est celui qui, se battant en duel déshabillé prestement son adversaire sans le blesser, de la pointe de son épée. C'est lui qui força l'entrée d'une citadelle... en chevauchant un boulet de canon, qui connut en Orient des aventures renouvelées des Mille et une Nuits, qui fit un petit croquet au voyage du retour pour visiter la lune et y faire connaissance avec les femmes fleues. Il est l'homme des innombrables aventures merveilleuses que nous aurions rêvé d'avoir. Il s'associe dans nos souvenirs avec *Le Voleur de Bagdad* ou *Ali Baba*, il est le héros de l'illuminisme poétique... Tout cela en couleurs. Voilà de quoi nous faire ouvrir des bouches toutes béantes. C'est un de nos rêves d'enfance qui se matérialise... Evidemment l'expérience est un peu dangereuse. Il est périlleux de confronter ses rêves avec une certaine forme de leur réalité. Mais de là à dire que nous en avons peur, une peur qui nous fait fuir... il y a abus de confiance de la part de ceux qui s'autorisent du public pour émettre des opinions fantaisistes. L'essentiel c'est d'aider les uns à retrouver des mirages de naguère et de donner aux autres ce qu'ils n'ont jamais su réaliser. Quoique l'on fasse, le cinéma offrira toujours un univers merveilleux... Autant qu'il soit bien franchement féérique.

M. ROD.



5

UNE HISTOIRE VRAIE

Lorsque l'on fouille dans une vie on y découvre de telles richesses secrètes que l'invention en devient superflue... Spaak a comploté, a racoté cette vie avec ses petits drames : le déménagement, les jérémiades de la belle-mère, le piano que l'on hisse par la fenêtre et qui se brise, les soucis parce que le gargon descend l'escalier sur la rampe que la

Trois étapes de l'aventure imagée par Grémillon. Le ménage des garagistes prépare en « relapant » leur avion de tourisme l'appareil du raid. Vanel mecano n'ayant pas de record masculin à sa disposition, cède la chance à sa femme et comme un petit bourgeois qui irait sur le quai de la gare, l'accompagne pour le grand saut.



Ceux qui ont l'habitude de raconter aux enfants des histoires, savent bien la flamme qu'ils allument dans les yeux tendus vers eux lorsqu'ils annoncent : « Celle-là, elle est vraie. » Vérité pour ceux-ci, vérité pour ceux-là, nos grandes réactions d'enfants, nous les avons toujours eues, plus ou moins cachées, plus ou moins maquillées ou recouvertes et prêtes à tout instant à briser la croûte pour réapparaître. Le cinéma pouvait nous séduire avec des histoires vraies... Il l'a rarement réussi parce qu'il a toujours, ou presque, été trop menteur. Nous avons aimé ou refusé ses fictions, nous ne leur avons pas accordé de crédit... Et pourtant...

Et voilà que dans la production nouvelle, on sort les histoires vraies, des documentaires, on les raconte « en grand ». Mermoz est une histoire vraie sans littérature... Spaak et Grémillon sont allés en chercher une autre. Une histoire qui eut son heure de lumière, mais que chacun a oubliée, qui s'est recouverte d'ombre : l'histoire d'une des détentrices de record d'aviation. L'histoire de Mme Dupeyron.

Cette histoire avait ceci d'émouvant qu'elle concernait une femme dont ce n'était pas « le métier » de battre les records, une femme comme les autres qui a été saisie par l'aviation comme elle aurait pu l'être d'une passion. Qui a tout sacrifié pour elle jusqu'à en être injuste et dure, qui a tendu toute sa volonté pour arriver, qui est arrivée et qui, comprenant l'inhumain d'une telle fièvre, est rentrée chez elle tout tranquillement, a repris une vie que nous ignorons car elle n'a plus d'histoire... tout au moins plus qu'une histoire privée, secrète, qui ne nous regarde plus.



filles veut entrer au Conservatoire, que le mari comme un gosse s'échappe furtivement pour « monter dans un zinc »... Avec ses joies vraies, comme sont nos joies : le jour où, l'on reçoit le premier client au nouveau garage, celui où le couple est invité à un banquet, celui où l'on accroche une belle enseigne lumineuse... Et puis aussi avec ses joies trop grandes, ses joies imprévues... Et cela c'est la grande aventure du ciel est à vous.

Grémillon a su comprendre lui aussi, plier son style pour qu'il soit direct, touchant. Il a réussi une scène particulièrement émouvante lorsqu'il fait renoncer ses deux héros. Une concurrente va partir pour le même record, avec un appareil bien supérieur et le ménage dans une pauvre chambre marseillaise fait de sa déception une renonciation volontaire. Ils s'acharnent tous les deux sur leur rêve, ils le brisent, ils se moquent de lui, ils sentent qu'eux, petits bourgeois étaient fous de tenter une aventure trop grande... Ils ont raison, ils sont logiques, ils sont « comme dans la vie »... Et puis le lendemain elle partira quand même pour son raid, sur son avion sans radio, comme une femme qui fait une fugue avec le consentement triste de son mari... Pour tout cela, Grémillon a su choisir des vedettes directes, des vedettes prises comme au hasard, deux parmi la foule. Les dieux factices, c'est très bien, mais cela ne touche pas, tandis que Madeleine Renard a su ne jamais quitter le sol... Et quant à Vanel...

Cette histoire vraie se complète d'une autre histoire vraie, c'est celle du film... Car l'heure était curieusement choisie pour s'en aller tourner sur des terrains d'aviation... On est mieux dans les studios. Mais ceci et en effet une tout autre histoire.

A.

VOYAGE SANS ESPOIR



Il était bien simple naguère de tourner des vues de port... On y allait. Qu'à cela ne tienne, Christian Jaque amène la mer au studio... Il faudra changer la chanson classique au sujet des petits bateaux, s'ils n'ont pas de jambes ils ont des roulettes. Et lorsque s'éteignent les projecteurs, comme le studio est une maison bien tenue, une femme de ménage, machiniste balaie encore un peu de mer qui traîne...



... Mais ce que vous ne verrez jamais n'est pas forcément le petit bout de toc indispensable, ou presque pour fabriquer l'illusion. Les genoux et les mains de ceux qu'emmena Daquin dans les Alpes savent que les montagnes n'étaient pas peintes ni les rocs en carton. Témoin le « caillou » qui cassa en deux la pipe d'Agostini.

PREMIER DE CORDÉE

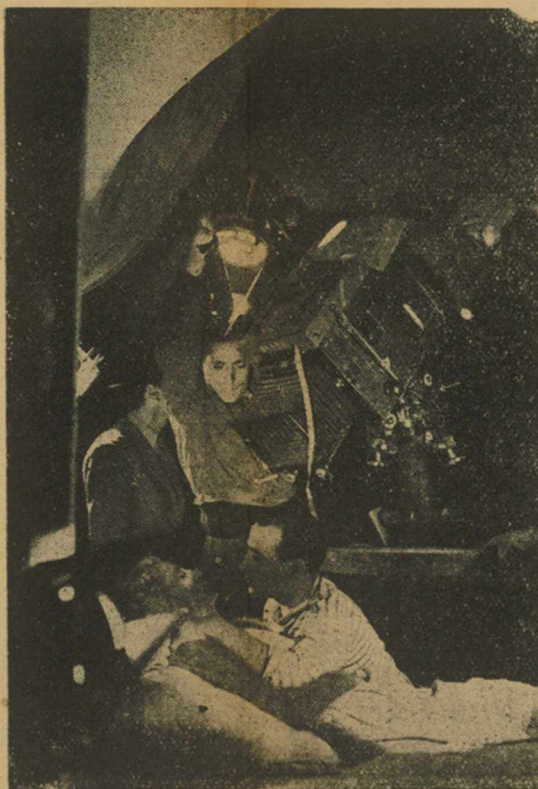


ce que vous ne verrez jamais.

Il y a une autre chose que vous ne connaîtrez pas, ce sont les ruses de Sioux qu'il a fallu à nos photographes pour réunir les quelques documents que nous reproduisons ici. Les réalisateurs sont comme des prestidigitateurs ils n'aiment pas que l'on dévoile tous leurs trucs. Cela détruit l'illusion affirment-ils ? Est-ce réel ? Il ne faudrait pas croire pourtant que tout est chiqué à l'écran, les quelques photos de *Premier de Cordée* suffiraient à le prouver et si c'était insuffisant, il y a l'épaule brisée de Roger Pigaut, la cheville cassée de Jean Marchat, le genoux luxé de Pierre Mingand, la belle émotion de Le Gall qui se vit un beau jour accroché à une racine au-dessus de 300 m. de vide. Autant de preuves que tout n'est pas du truc. Madeleine Renaud aussi peut

L'ÉTERNEL RETOUR

Faut-il montrer cette image ? Peut-être pas. On n'imagine mal que l'arrivée fameuse du couple au château de l'oncle Marc ait eu tant de témoins... Domage. Mais est-ce que cela rend les images moins belles ? Et sait-on si les plus grands poètes n'appellent pas à leur secours un petit dictionnaire.



L'ILE D'AMOUR

Et voilà Mesdames, qui avez l'âme tourmentée par Tino Rossi, qui soupirez des lettres en chantonnant ses romances, les accessoires indispensables au séducteur fumeux pour la moindre entreprise de séduction.

témoigner en faveur du « pour de vrai » elle qui, pour tourner *Le Ciel est à Vous*, alla « chercher » deux bombardements bien réels sur deux terrains d'aviation. Toujours est-il que l'époque actuelle, qui interdit les choses les plus simples, qui oblige Mauriee Camm à reconstituer un village Corse grandeur nature dans un studio parisien, Christian Jaque à construire un port, (un vrai, avec de l'eau) dans un autre studio, aura reculé les bornes de l'audace cinématographique... et endurci une équipe de décorateurs qui saura, la belle époque revenue, ne reculer devant aucun obstacle... et lorsque votre curiosité sera satisfaite, tournez vite la page, oubliez tout ce que vous avez vu et ne révélez à personne, mais surtout à personne l'existence de ces documents indiscrets... sans cela nos photographes n'oseraient plus entrer désarmés dans un studio de Paris ou d'ailleurs.

LE CIEL EST À VOUS

Ce machiniste pompier, c'est Grémillon en personne en train de « faire la pluie » sur la petite gare de Villeneuve ou Charles Vanel va rentrer tristement et où l'attendent les deux enfants qui sont peut être orphelins ? Lorsque l'on veut de vraies larmes, il faut ce qu'il faut...





Donnez nous aujourd'hui... notre Mystère Quotidien

Je viens de lire *Tornavara, Terre Boréale*. Je veux me hâter d'en parler avant d'avoir vu le film qui en a été tiré. Quand on attend ainsi l'œuvre cinématographique issue de l'œuvre littéraire, on est partagé entre divers sentiments où, si l'on aime le livre, la crainte domine.

Or, le roman de Louis Maulvaut ne saurait laisser indifférent. En soi l'histoire serait banale. Un jeune Anglais, Gérard Webb rejoint son ami norvégien Anders Framrus qui exploite une mine d'or à Tornavara, pays arctique. Anders est le fils de Siegfried Framrus, autrefois grand mineur d'argent et qui use ses dernières ressources à faire vivre cette exploitation dont il espère une nouvelle fortune. Il a épousé un merveilleuse jeune femme qu'il adore, et qui est sa seule raison de travailler et de vivre. Bien sûr Anders aime aussi Florence. Bien sûr Gérard en tombe amoureux. Qui aimera-t-elle ? Avec qui

partira-t-elle ? C'est là le sujet proprement dramatique.

Oui, mais cette aventure, en somme peu originale, est transfigurée par de nombreux éléments que Maulvaut a mis en œuvre avec un art sobre et assez émouvant. Il y a tout d'abord un autre sujet dont le personnage principal est la mine. Une mine pauvre, mais qui recèle en ses flancs assez d'arsenic pour empoisonner l'Europe entière. Et c'est pourquoi Florence est contre la mine. Car le réalgar doit fournir abondamment en gaz asphyxiants le pays qui s'assurera les terres qui le recèlent. Qui l'emportera de l'Angleterre, de la Russie, des Juifs, qui convoitent cet abominable trésor ? C'est là un second et puissant élément d'intérêt.

Il y en a un autre encore, c'est l'émotion qu'exerce ce pays nordique plein de légendes, de sorcellerie, de résignation à

la souffrance, un pays pur, dur, sans faiblesse et qui ne les admet pas. On devine plutôt, qu'on ne le voit, ce monde mystérieux des « Hommes Bleus » qui s'agit dans la « vallée des invisibles ». Sigurd Framrus est puni pour avoir remué la terre. Il appartient au « saivo ». Et l'on ne sait plus si les drames, les révoltes, les misères qui sévissent chez les hommes de la mine sont l'effet de leurs souffrances, le résultat de la domination qu'exercent sur eux les maîtres du sol et des vivres, où si ce sont les esprits de Tornavara qui mènent cette route effroyable et se servent de la folie et du sang pour reprendre leurs steppes désolées où la nuit est presque toute l'année souveraine.

Roman d'aventures, roman d'atmosphère, roman psychologique *Tornavara* peut prétendre à être tout cela. Du point de vue qui nous occupe plus particulièrement le livre contient à n'en pas douter une admirable matière cinématographique. Le drame y est poignant, les personnages attractifs en leur sobre violence, mais surtout, il y a toute l'atmosphère qui les entoure, atmosphère de la mine, du pays sauvage, de cette population écrasée de souffrance et de misères, de ce mystère latent des légendes et des génies. Sentez-vous le danger ? C'est que le metteur en scène, pressé par les circonstances actuelles, soit resté dans les limites de nos frontières et dans celles des faits divers, qu'il ait improvisé une terre boréale dans un coin de nos montagnes et un drame farouche dans une rubrique de chiens égarés. Alors tant pis pour la grandeur, tant pis pour l'atmosphère, tant pis pour le mystère. Espérons contre toute espérance.

Le mystère de *Tornavara* est ce que j'appellerai volontiers un mystère primaire. C'est celui des contes de fées, des génies et des elfes. Il est classé, catalogué et ne donne vraiment le frisson que par la grâce de l'art le restituant dans un cadre qui le justifie et le renforce.

Mais il y a un autre mystère, ou si vous préférez un autre merveilleux que le cinéma après la littérature semble découvrir et utiliser. C'est un mystère dépouillé de tout appareil conventionnel, sans baguette magique, sans incantation, sans



apparition. Il n'y faut qu'un mage : celui qui le fait surgir à tout instant des entrailles de la rue.

Gabriel Bertin qui vient de faire paraître un recueil de récits : *Supplices de la Nuit* promène à travers la vie une tête et un regard d'aigle. C'est à dire qu'il découvre, des hauteurs où il plane, sous la plus fine touffe de thym, la proie minuscule sur laquelle il va fondre. On ne peut guère, dans ce cadre restreint, démontrer en détail le mécanisme de ce haut jeu d'esprit, mais on peut essayer d'en donner l'impression d'ensemble.

Il s'agit d'une accumulation de détails minutieusement choisis et qui semblent appartenir au domaine de la plus banale observation. Et pourtant dès qu'on y regarde de plus près on s'aperçoit d'abord que ces choses ont l'air d'avoir été invisibles jusque là, ou simplement délaissées, comme négligeables. Or, elles nous font voir parfois avec cruauté, un côté des êtres attendu, surprenant, et qui fait naître en nous un malaise. C'est une question de lumière, mieux : d'éclairage. Dans l'exactitude scrupuleuse de la description, un détail parfois s'isole, demeure pour ainsi dire en l'air, ressemble au cheval blanc sortant d'un temple grec de certain tableau de Chirico.

Et tout cela nous livre le secret de certains actes dont nous n'aurions jamais

connu que les raisons apparentes. Dans le récit intitulé *Souris Bougie* par exemple, nous assistons à la venue inéluctable de la lettre anonyme, à sa formation dans le cerveau de la jeune fille que rien ne semble (de l'extérieur) promettre à cet acte vil.

C'est d'une observation impitoyable. Gabriel Bertin fait progresser dans les âmes un scalpel sans faiblesse comme sans complaisance.

Mais ce réalisme qui est celui des romanciers américains comme Faulkner, Caldwell, Hemingway en vertu de cet étrange éclairage dont nous avons parlé fait surgir tout un monde imprécis qui se situe sur cette frontière légère qui sépare le rêve de la réalité. C'est un univers fantastique où les choses et les êtres obéissent à des lois hors du contrôle humain et qui sont pourtant mêlées à notre vie de chaque jour.

Gabriel Bertin subit aussi sur ce point l'influence de Franz Kafka et aussi d'Edgar Poe et du surréalisme dont les prolongements se font jour à l'heure actuelle dans la prose française. Cette minutie dans la description extérieure et intérieure, ce mélange de rêve et de réalité, cet éclairage spécial qui découvre le côté inattendu des choses, le ton à la fois aussi ardent et détaché, tout cela produit une sorte d'incantation qui finit par mettre le

lecteur dans un état d'esprit d'acceptation et d'adhésion presque enthousiaste.

Peut-on penser produire cet effet avec l'image ? Les efforts du cinéma français, ces derniers temps semblent prouver que certains metteurs en scènes le pensent. *La Nuit Fantastique*, *Les Visiteurs du Soir*, *Le Baron Fantôme* utilisent avec bonheur les éléments d'un fantastique mêlés à notre vie courante.

Je ne sais pas si dans toutes les nouvelles de Gabriel Bertin une seule donnerait la matière d'un pareil film. Peut-être celle qu'il intitule *Peau de Diable* qui raconte comment un petit comptable est incorporé malgré lui dans le domaine merveilleux et en est finalement la victime. Pourtant je crois qu'un film tiré tel quel de cette nouvelle, manquerait de ce minimum de crédibilité auquel nous force l'image. Mais ce dont je suis sûr c'est que Gabriel Bertin pourrait écrire une œuvre spécialement conçue pour le cinéma. Ses dons d'imagination, d'observation, de fantaisie forment merveille, alliés à cette aisance d'évolution à travers le mystère caché des êtres et des choses.

Le livre qu'il vient de publier compte dans la littérature d'aujourd'hui. Son film, j'en suis certain, marquerait dans la production française.

Emile CARBON.



FERNAND GRAVEY

Nos lecteurs répondent nombreux aux questions que leur ont posé André Lugnet, Renée Saint-Cyr et Edwige Feuillère. Voici cette semaine celles de Fernand Gravey. Elles manifestent clairement son désir de se renouveler, de ne pas être cantonné dans un même emploi

1^{er} Croyez-vous indispensable qu'un acteur reste ce qu'il a toujours été et voudriez-vous me voir indéfiniment : jeune premier fantaisiste ?

2^e Aimeriez-vous me voir interpréter un personnage franchement antipathique ?

3^e Dans quel rôle me préférez-vous ?

4^e Croyez-vous tout ce que racontent les journaux... sur moi et sur les autres ?

5^e Pensez-vous qu'un comédien qui a réussi (comme on dit) doive pour satisfaire son public se montrer dans le plus de films possible ou au contraire se faire désirer et adopter la formule du « film unique dans l'année ».

6^e Existe-t-il un ancien film de moi que vous voudriez revoir, lequel ?

à perpétuité. Le Capitaine Fracasse témoignait déjà de certaines possibilités réconfortantes. Et avec *La Rabouilleuse*, il paraît commencer une seconde carrière. Voici l'occasion de lui dire ce que vous en pensez...



E. FEUILLÈRE

1. Comment me préférez-vous ? Duchesse de Langlais ou en *Horrible Catherine* ?

2. Quel genre de film souhaitez-vous me voir tourner ? Des drames ou des comédies (S'il en est dans la littérature indiquez les).

3. Quels sont, à votre avis, les personnages masculins que vous préférez voir à mes côtés.

NOUS: VOUS RAPPELONS QUE...

... les réponses que vous nous adressez sont directement transmises à leurs destinataires effectifs et que nous servons seulement d'intermédiaires.

En effet beaucoup d'entre vous, adressent au dos de leurs réponses des demandes de renseignements et de numéros qui nous obligent à un travail de copie assez fastidieux et reconnaissez-le, inutile. Nous savons que le papier, et les enveloppes sont rares, c'est pourquoi il vous est recommandé d'utiliser la même enveloppe pour plusieurs réponses ou même plusieurs demandes. La même enveloppe... mais pas la même feuille de papier. Ceux qui utiliseront des cartes postales auront droit à... une mention d'ingéniosité ! A condition qu'ils libellent convenablement l'adresse : **Vous êtes interviewés par...** Secrétariat de Rédaction, *La Revue de l'Ecran*, 43, Boulevard de la Madeleine, Marseille. Et merci !

FEU NICOLAS.

Nous disions à propos du *Chant de l'Exilé* qu'un film de Tino Rossi ne se discutait pas.

C'est également valable semble-t-il d'un film de Rellys. Vous avez d'abord les plus grandes difficultés à trouver la moitié d'un strapontin, et lorsque vous êtes installé le rite « énamouré » de la salle vous empêche de saisir le quart du dialogue. Ces demi-mesures sont d'ailleurs d'un seul côté, sur l'écran, rien n'a été épargné à Rellys comme situations, déguisements, etc...

C'est l'aventure d'un propriétaire de café pourri de dettes, qui s'imagina que sa femme le trompe et qui, sur le conseil d'un ami, décide de disparaître. Et dès qu'il est mort il apprend qu'il a gagné un million à une pseudo Loterie Nationale. On imagine tout le parti qu'on pouvait tirer de la tête de Rellys dans une semblable affaire.

Le public qui, dit-on est seul juge, rit à perdre haleine. C'est d'ailleurs manifestement calculé pour ne pas lui laisser reprendre son souffle.

Et Rellys bien entouré, solidement appuyé sur les situations comiques joue tout cela en clignant des yeux et avec bonne humeur. A ses côtés, Jacqueline Gautier qui est ravissante, Suzanne Dehelly qu'on cantonne dans les adjutants, Tramel dans un rôle insignifiant et Deniaud sans grand caractère, contribuent à lui faire la partie belle. A signaler que la scène où Rellys remplace au micro d'un illusoire studio de radio un chanteur et une chanteuse défaillants déchaîne une tempête de rires qui touche au délire.

Et lorsqu'on sort avec d'ailleurs autant de difficultés que pour entrer, on voit les « autres », ceux qui vont « voir » qui guettent sur votre visage le reflet de cette bonne humeur qui est peut-être aussi celui de la compression à laquelle vous venez d'être soumis.

G. G.

LUCRÈCE.

La place qu'occupe aujourd'hui Edwige Feuillère dans notre cinéma, l'intelligence, l'habileté tout cet appareil féminin qui l'accompagne peut paraître à certains excessif. Mais à d'autres, il éclate comme la réussite et le triomphe d'une volonté, d'une souplesse, d'une construction qui ne doit rien à l'inspiration mais tout à la subtilité.

Lucrèce c'est très exactement le film-Feuillère, une sorte de manuel de la parfaite comédienne. Comment s'habiller, se lever, s'asseoir, rire, pleurer, chanter, marcher, se re-lever, se rehabiller, etc... Une telle exhibition demande le sens du ridicule. Mais Edwige Feuillère, il faut le répéter est certainement la plus fémininement intelligente de nos actrices. Elle a une variété de moyens, une gamme d'expressions qui lui permettent de tout jouer avec un maximum d'humour ou d'émotion vraiment remarquable.

Ici l'anecdote est charmante, bien que la fin ait voulu faire un drame de cette comédie sentimentale. Un potache est amoureux d'une actrice, elle veut le guérir et se gargarise inconsciemment de cet amour éperdu. Mais elle est prise à son piège et après une tentative de suicide de son amoureux elle restera seule pour porter l'énorme passion du début. « L'amour dit Mercanton, qui joue l'étudiant, l'amour, c'est des enfantillages »

Il y a quelques scènes qui valent d'être retenues : celle du grenier à foin et celle du balcon de Roméo et Juliette qui doivent tout à Edwige Feuillère comme la

Le rideau est baissé... mais la comédie continue et Louis Jourdan joue à Edwige Feuillère, la grande scène du II : celle de la déclaration.



Deniaud conseille Rellys qui, puisqu'il est fakir, ne devrait avoir besoin des conseils de personne.

presque totalité du film d'ailleurs où Jean Tissier n'a pas grand chose à faire, pas plus que Pierre Jourdan. (Ils sont d'ailleurs excellents) où Jean Mercanton promu à un rôle redoutable fait preuve d'une évidente bonne volonté. Mise en scène soignée de Joannon, décors d'une étonnante luminosité de Quignon. La musique discrète de Roland Manuel accompagne la talentueuse exhibition d'une Edwige Feuillère, intelligente, subtile, élégante, émouvante, etc...

G. G.

Films sans cœur

(Suite de la page 3)

C'est alors que nous est revenu Tabou, vieux de quinze ans, Gauguin d'amour et de mort, grande tâche éblouissante, que le spectateur, oublieux ou nouveau, a rencontrée dans l'étonnement. Mais hélas, il nous fait paraître plus ternes encore les pâles essais de nos demiurges en papier kraft.

Ultime et réconfortante caresse que celle du Baron Fantôme où Cocteau et Poligny ont rivalisé de charmes. Nous n'oublierons pas de sitôt cet humain aux os de cendres qui éclate en poussière sous un souffle féminin.

Plus près de nous L'Eternel Retour, dont a hautement vanté les splendeurs, mais de façon insuffisante à notre gré. Encore que nous regrettons la rétivité apportée à l'atmosphère amoureuse (quel réalisateur français nous donnera enfin un vrai film d'amour ?) cette œuvre inonde nos cœurs de rêve. La richesse poétique de l'écran se trouve sublimée dans ses images icariennes. On en reparlera dans dix ans. Dix années dans la concision cinématographique comptent pour un siècle. L'Eternel Retour est de ces films trop rares dont on peut dire :

Ce sera comme quand on rêve et qu'on s'éveille. Et que l'on se rendort et que l'on rêve encore De la même féerie et du même décor...

Le genre importe peu. Drame, comédie, fantaisie ou feuilleton. Il suffit que la poésie fiscalise le cinéma pour que son cœur retrouve son rythme de santé.

M. B.

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-83
MARSEILLE

Directeur - Propriétaire : A. de MASINI.
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD
Secrétaire Rédaction : G. GILLAND

Abonnements France :
1 an : 150 frs.; 6 mois 80 frs.

Chèques Postaux :
A. de MASINI, 466-83 — Marseille

NOUVELLES ...



Voici quelle sera la distribution des *Liens de Châno* dont Jacques Viot termine l'adaptation: Pierre Richard-Willm, Lise Delamare, René Clément, Bernard Blier, Georges Grey.

©

Le jury du Grand Prix Emile Cohl destine à primer le meilleur dessin animé de l'année a estimé qu'il n'y avait pas lieu d'attribuer de prix cette année. Deux mentions sont allées l'une à André Marty pour *Callisto* et l'autre aux dessins animés comiques de Paul Grimault.



Hannelore Schroth et Carl Rodatz ont terminé *Une femme pour trois jours*.

©

Margot Hielscher que nous vîmes dans *L'Heure d'Adieu* et dans le film de Willy Forst *Les Femmes ne sont pas des anges* est la vedette de *Cela commence si innocemment* que met en scène Théo Lingon.

©

Madeline Renaud, Jean Tissier, Robert Vigan, Louis Selver ont interprété à la Radiodiffusion Nationale *Plan de la Lune* de Marcel Achard.

©

Fernand Gravey tournera un mars, sous la direction de Christian Chamborant un scénario original de Jean Jeannot. Titre provisoire: *On tourne dans huit jours*.



LA MARE AUX CANARDS LA MARE AUX CANARDS LA MARE

A PROPOS d'une LETTRE

Les ouvreuses ne sont pas contentes. L'une d'elles me l'écrit au nom d'un groupe de ses camarades. Aimez-vous les ouvreuses ?

C'est un petit peuple vif, remuant, jolli à voir, passant volontiers des rires aux larmes, plein d'amères querelles, de jalousies et de dévouements. Elles sont indispensables à l'agrément d'un cinéma comme à sa commodité. Reconnaissons que le rayon de leur lampe enpressee est bien utile à qui débouche dans la pénombre d'une salle déjà pleine. Et avouez que leur silhouette charmante et leur sourire, même intéressé vous sont plus agréables que l'uniforme guindé et l'impassibilité d'un chasseur. C'est si vrai qu'à l'usage les salles qui avaient cru bon de les remplacer par un personnel masculin sont revenues au charmant bataillon des ouvreuses.

Ceci dit, voici les principaux passages de la lettre que j'ai reçue: « Il y avait la semaine dernière une critique sur le D. I. touchant le salaire des ouvreuses. Un petit rédacteur a écrit sur ce journal qu'un film rapportait plus aux ouvreuses qu'à son producteur. Ce Monsieur accuse qu'un fauteur rapporte à une ouvreuse trois ou quatre francs... il a vu paraître des personnes donnant jusqu'à cinq francs. Mais il ne doit pas avoir vu combien plus nombreux les clients qui à trois même quelque fois quatre donnent un franc et qui ramènent le fauteur à 0,25... d'autres que l'on pourrait citer qui disent gentiment à l'ouvreuse: Ne vous dérangez pas, Mademoiselle, je me plierai... »

Comme on le voit, notre jeune amie est ulcérée et ses camarades avec elle. J'ai lu l'article qui a suscité cette levée de lampes électriques. Je dois à la vérité de dire que s'il contient bien tout ce que lui reproche ma correspondante, il se termine cependant par ces mots: « Tout ceci n'est pas pour dire qu'il ne faut pas donner cent sous à l'ouvreuse... là, vous voyez, Mademoiselle: le vilain monsieur ne nous veut aucun mal. Peut-être est-il lui-même de ceux qui donnent cent sous ? »

Je voudrais vous rassurer tout en défendant un peu mon confrère. Le journalisme actuel aime les gros caractères et les titres qui font « plosien ». Quant l'article affiche: *L'ouvreuse gagne plus que le producteur d'un film* c'est une bombe, comprenez-vous ? une bombe à blanc pour attirer l'attention. En d'autres termes vous avez servi de « repoussoir au » petit rédacteur « du magazine... En réalité il n'avait aucune intention de vous accabler: il avait l'idée, assez bizarre d'ailleurs, de soutenir la cause du producteur et, en passant, d'en mettre un bon coup aux vedettes.

Accordons que celles-ci ne l'on pas volé s'il est vrai que Viviane Romance touche Un Million Sept Cent mille francs pour tourner *Termen*; Michel Simon 1.400.000 francs pour *Vautrin*; Tino Rossi 1.300.000 pour *Ille d'Amour*. Remarquez qu'il est normal que la vedette gagne beaucoup d'argent car le cinéma, s'il est un art, n'en reste pas moins un commerce (surtout pour le producteur). Or qu'est-ce qui attire aux guichets les « cochons de payants » ? Certes d'autres vont voir un film sur la valeur du metteur en scène, d'autres (moins nombreux encore) font confiance au scénariste, certains se font aux photos exposées dans le hall... Mais la foule, il faut bien le reconnaître, se presse au portes des cinémas pour voir à l'intérieur les artistes qu'elle aime à tort et à travers. Les chefs de publicité le savent bien. Un acteur payé cher rapporte plus au commerçant qu'une distribution d'inconnus chichement rémunérés. Mais alors direz-vous, les jeunes n'ont aucune chance? Je vous en prie, ne me faites pas traiter ici la question délicate et complexe des fêtes d'artistes...

Quant au producteur, il joue le jeu commercial. Si le film est un navet il y a des raisons auxquelles il n'est pas étranger. Si le film est un succès il en tire un bénéfice que justifie seulement son apport d'argent. Navet et film à succès ne sont d'ailleurs pas termes incompatibles. Non, je ne pense pas que le producteur ait besoin d'être plaint et défendu car si son gain n'atteignait pas celui d'une ouvreuse, comme je ne sache pas que ces messieurs soient (sauf erreur) des mécènes philanthropes, la race des producteurs serait déjà éteinte. Or la bataille autour des licences indique bien qu'elle est, au contraire, pleine de vigueur et d'envie.

Tout cela évidemment mériterait d'être serré de plus près. Ce sont seulement quelques réflexions à propos d'une lettre d'ouvreuse ulcérée.

Devons nous vous plaindre, ouvreuses charmantes, qui vous débitez avec courage et bonne humeur dans la recherche des bas ne sole et des lampes électriques? En tous cas vous ne coûte pas grand chose au producteur, non plus qu'à l'exploitant. Ce franc ou ces cinq francs qu'on vous met dans la main, ne sont pas passés par le guichet et ils constituent en définitive un supplément au prix du billet.

Mais c'est avec plaisir que ce petit sacrifice est consenti à condition que vous gardiez toujours, Mesdames, votre sourire et votre empressement gracieux.

Emile CARBON.

NOTRE COUVERTURE

Si le cinéma crée un jour ses mythes, ses légendes pr pres, nul doute qu'il n'y trouve en bonne place le petit visage d'Odette Joyeux, la femme-enfant. Elle est de celles qui savent réagir aux réussites et qui parviennent à mieux encore à les surelancer. Il est vraisemblable que l'un des collègues... et d'autres aussi, découperont la couverture de cette semaine pour avoir en face de leur table, près de leur lit au réveil, les grands yeux tristes d'Enry qui les regardera réconfortement à travers la fenêtre enivrée du mystère leur chapeau de Carl-L. Un mauvais esprit — il y en a toujours dans les salons de rédaction — me souffle: « Avec la météo actuelle, d'autres moyens d'impression, les lecteurs s'imagineront que c'est un « raté » et ne comprendront pas qu'il s'agit d'une fenêtre hivernale voilée de givre et de neige... Quelle farce ! Et puis si tel était le cas eh bien ! voilà quand même l'explication : avec tous les écarts... Ce sont des photos comme celle-là qui classent Hubert parmi les tout premiers opérateurs non seulement français mais du monde entier et ceci sans que l'on puisse nous l'arguer d'exagération.

La Destinée par la Graphologie

Quels sont les instincts qui vous dominent ?

Qu'ils soient bons ou mauvais, es n'es, que l'expérience et la souffrance qui vous les font reconnaître. Souvent trop tard !

La Graphologie vous apprendra à tirer profit de vos défauts et de vos qualités et à savoir vous en servir.

Pour cela, consultez le célèbre Professeur MEYER, envoyez-lui votre date de naissance et un spécimen de votre écriture. Il vous sera adressé pour la somme de 10 francs, une étude qui, nous l'espérons, vous donnera toute satisfaction.

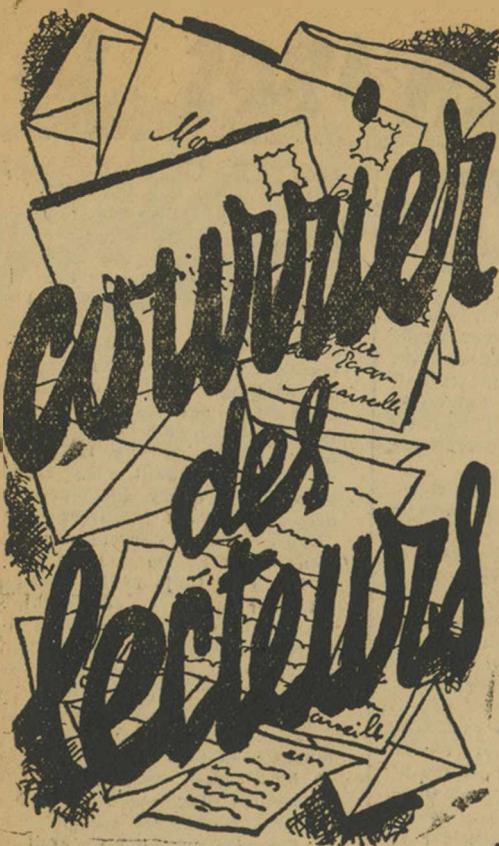
Prière de ne pas joindre de timbre pour le règlement, mais une enveloppe timbrée avec votre nom et adresse écrite lisiblement afin d'éviter tout retard dans la correspondance.

Professeur MEYER, dept 1, bureau 240, 78 Champs Elysées Paris (8^{me}).

Les clichés publiés dans ce numéro ont été pris R. R. de 5001 A 5028.

...DE PARTOUT

LA MARE AUX CANARDS LA MARE AUX CANARDS LA MARE



AVIS TRÈS IMPORTANT

Par décision du Comité d'Organisation de la Presse, les journaux et périodiques ne peuvent pas augmenter le nombre de leurs abonnés existant au 15 Novembre. Les abonnements nouveaux ne pourront être acceptés qu'en remplacement d'abonnements non renouvelés à leur expiration par leurs titulaires actuels.

En conséquence, nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs de ne pas attendre l'échéance de leur abonnement pour nous en faire tenir le renouvellement. Dans le cas contraire, nous nous verrions obligés, le dernier numéro envoyé, de reporter leur abonnement sur des souscripteurs nouveaux. En ce qui concerne ces derniers, nous prions nos lecteurs désireux de s'abonner, de nous faire parvenir sans retard une demande d'inscription, qui recevra satisfaction au fur et à mesure de nos disponibilités.

Nous rappelons que le montant de l'abonnement à « La Revue de l'Ecran » est de Frs: 150 pour un an et de Frs: 80, pour six mois. Tous les règlements devront se faire, soit directement en nos bureaux, soit par versement à notre Compte courant Postal: 466.62 Marseille, au nom de A. de Masini, 43, Bd de la Madeleine, Marseille.

Jacques A. à Pau. — Tino Rossi: Affaire Coquelicot, Justin de Marseille, Morinella, Au son des guitares, Naples au balser de feu, Lumières de Paris, Le soleil a toujours raison, Fieures, Le Chant de l'azul, Mon amour est près de toi, L'île d'amour, Mireille Ballin: Don Quichotte, Le sexe faible, Dédé, On a trouvé une femme nue, Si j'étais le patron, Jeunes filles de Paris, Pépé le Moko, Gucule d'amour, Naples au balser de feu, Capitaine Renoit, Coup de feu, Vénus de l'Or, Rappet immédiat, Menaces, Le siège de l'Alcazar, Terre de feu, Fromont jeune et Risler aîné, Enfer du jeu, La femme que j'ai le plus aimée, Dernier Atout, Malgou, Hurlé le Vent, L'Assassin a peur la nuit, Micheline Presle: figuration dans Petite Poste, Vous seule me faites, Le Chante. Départ avec Jeunes filles en détresse, Parais Perda, Comédie du Bonheur, Un ser d'artie, Elles étaient douze femmes, Parade en sept nuits, Le Soleil a toujours raison, Histoire de rire, La Nuit Fantastique, Histoire Comique, La Belle aventure, Un seul amour.

André S. à Montluçon. — Qui votre lettre a été transmise à Raymond Rouleau. J'ignore si René Lefèvre est natif de Roubaix.

Jacqueline M. à Cours. — Lettre transmise. Ne me dites pas que vous ignorez la retraite de Danielle Darrieux !!! Nous parlons très souvent de Raymond Rouleau et l'article sur Bernard Lancret est paru dernièrement. Un petit peu de patience pour la couverture, cela clodra bien un jour...

Michèle V. à Terrenoire. — Pour avoir une photo d'Axel von Ambrosor essayer à l'Alliance Cinématographique Européenne, 36, Avenue de Friedland, Paris.

Le Gérant: A. de MASINI

Jacqueline C. à Vichy. — Ecrivez à Tino Rossi par notre intermédiaire. Nous parlons de lui aussi souvent que le demande son activité cinématographique.

Armand T. à Pont de Veyle. — Vous verrez certainement La Ville Dorée à Mâcon et Le Chant de l'Érable sort actuellement un peu partout. Voici la liste des films de Danielle Darrieux: Le Bal, Coquelicot, Panurge, Le Coffret de laque, Château de Hère, Contrebande des wagons lits, Tarass Boulba, Maudite Graine, Mademoiselle Mozart, Domino Vert, J'aime toutes les femmes, Dédé, Volga en flammes, Quelle drôle de gosse, Mon cœur t'appelle, La crise est finie, L'or dans la rue, Meyerling, Club de femmes, Un mauvais garçon, Abus de confiance, Mademoiselle ma mère, Coqueluche de Paris, Fanny, Retour à l'aube, Balancement de cœur, Premier Rendez-vous, Caprices, La fausse maîtresse.

Jacqueline B. à Avignon; Georges D. à Neuquay; Edith W. à Montluçon; J. S. à Montpellier; Michèle M. à Marseille; R. R. à Marseille; Gilberte P. à Marseille; L. C. à Toulouse; B. G. à La Ferté; Jeanne T. à Sarlat. — Lettres transmises.

Cécile S. à Aix les Bains. — Vous me demandez si je possède des articles et notamment Louis Jourdan en grand format. Non, mademoiselle, je ne puis vous l'envoyer même contre remboursement! Mais toute plaisante le m se à part vous pouvez lui demander vous-même une photographie dédiée.

H. N. à Valence. — Très bien et bravo. Qui cette lettre était très intelligente. Je suis bien sûr que elle ait eu votre approbation et celle de pas mal de lecteurs.

Mlle D. à Grenoble. — Nous vous expédions le Numéro demandé. Vous pouvez écrire par notre intermédiaire à Jean Marais et Alain Cuny.

Juliette P. à Nîmes. — Nous avons certainement fait parvenir votre lettre à Jean Marais car nous transmettons sans délai celles qu'on nous envoie. Ne désespérez pas. Si j'en juge par le courrier qui arrive à mon nom pour lui Jean Marais doit avoir fort à faire pour répondre à toutes ses admiratrices. Qui vous verrez bientôt Carmen et non il n'est pas marié.

LES ASSURANCES FRANÇAISES

Risques de toute nature
DIRECTEUR PARTICULIER
Mauricio BATAILLARD
31, rue Paradis, 81, Marseille
Tél.: 50-93

Elisabeth A. à Esperaza. — Pas d'adresses, pas d'adresses, pas d'adresses... J'aimerais bien être gentil avec tout le monde, mais vraiment!

Huguette J. à Bagnères de Bigorre. — Je suis désolé de ne pouvoir vous renseigner. Je ne me souviens pas du second morceau en question, mais pour le premier c'était en effet le septième prélude de Chopin.

Laurette R. à Nice. — Oui je suis entièrement de votre avis pour Charles Trénet. Vous verrez dans le courant de cette saison Deuce. Je ne connais aucun projet cinématographique à Madeleine Robinson, mais il était question pour elle de reprendre à Paris le premier rôle féminin d'Une grande fille toute simple qu'elle a joué en zone libre.

J. G. à St Rambert. — Lettres transmises. Nous pouvons vous envoyer les numéros 622 et 623 B. Non Pierre Richard-Willm n'a pas joué Rév's d'Amour. Il semble que ce projet ait été remis, mais il va commencer assez peu Liens de Chêne. Je partage votre admiration pour Goupi mais rouge, et je crois, en effet, que l'on s'achemine actuellement vers un cinéma de qualité.

le quart PESTRIN

(Eau Pétilante)

dans tous les Colés

Gonzales R. à Narbonne. — Il est possible que Johnny Hess soit plus swing que Charles Trénet mais si, comme vous le dites, il ne fait pas de cinéma il faut bien penser que ce n'est pas suffisant. Qui votre lettre a été transmise.

Esther G. à Marseille. — Répondez vite à André Luguet. Hénée Saint Cyr et Edwige Feuillère.

Denise T. à Marseille. — 1. Oui pour Christian Jacque et même un peu avant Carmen je crois; 2. Sept ans. Êtes-vous contente?

Edith W. à Montluçon; Antoine H. à Annecy; Denise A. à Courgeon; S. à Monaco; M. G. à Carmaux; Y. T. à Marseille; L. M. à Montpellier. — Lettres transmises.

Max C. à Nice; Régis R. à Lyon; Raymond M. à Lyon. — Voici quelques uns des films de Jean Tissier: Boutot aviateur, Retour au Paradis, Quelle drôle de Gasse; Le Grand Refrain; Messieurs les ronds de cuir; Un du cinéma; Le Pétain; Tourbillon de Paris; Le Grand Klan; Enfer des Anges; Quartier latin; Alerie en Méditerranée; J'étais une aventurière; L'homme qui cherche la vérité; Ballement de cœur; Premier rendez-vous; Les inconnus dans la maison; La Femme que j'ai le plus aimée; Le dernier des six; L'assassin habite au 21; A vos ordres madame; L'Age d'Or; Le lit à colonnes; L'amant de Bornes; La romance de Paris; Ce n'est pas moi; Chèque au Porteur; La Nuisson des sept jeunes filles; Poupée Vingt cinq ans de bonheur; Au bonheur des dames; La Collection Menard; Adrien; Lucrèce; Coup de tête.

Huguette Ch. à Autière. — Nous avons transmis votre lettre, mais nous ne pouvons le faire pour Victor Francen.

Mimy D. à Villefranche. — Reda Calre vient de passer à l'Alhambra à Paris. Il est marié à Simone Bret qui fait du théâtre. Et il est né au Calre. Pas plus de trois questions S. V. P.

Jacques L. à Marseille. — L'ouvrage le plus sérieux est l'Histoire du Cinéma de Bardé et Brasilach. Editions Denoel.

Juliette P. à Nice. — Les numéros que vous demandez vous ont été envoyés. Pour La Valse Rianche Lise Delamare, Aimé Clariond Julien Bertheau, Arane Bory et pour L'Homme de Londres: Fernand Ledoux, Jules Berry, Mony Dalmès, Jimmy Prim, Brochard Lutznaht, Modot, Hélène Manson etc. Lettres transmises.

Monsieur C. Bataillard

Impr. MISTRAL - Cavaillon.